



**HAL**  
open science

**La réception de Lycophron dans la poésie augustéenne :  
Le point de vue de Cassandre et le dispositif poétique de  
l'Alexandra**

Florence Klein

► **To cite this version:**

Florence Klein. La réception de Lycophron dans la poésie augustéenne : Le point de vue de Cassandre et le dispositif poétique de l'Alexandra. Christophe Cusset et Evelyne Prioux. Lycophron, éclats d'obscurité, p. 561-592, 2009. hal-01302039

**HAL Id: hal-01302039**

**<https://hal.science/hal-01302039>**

Submitted on 13 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **La réception de Lycophron dans la poésie augustéenne : Le point de vue de Cassandre et le dispositif poétique de l'*Alexandra*.**

Si le témoignage de Stace sur l'enseignement dispensé par son père nous indique que Lycophron était déjà étudié, avec Callimaque, dans une école napolitaine vers le milieu du premier siècle après J.-C.<sup>1</sup>, pour l'époque augustéenne ce sont des emprunts précis au texte de l'*Alexandra* – des reprises à la fois thématiques et verbales (les relevés ont principalement été faits dans l'*Enéide*<sup>2</sup>) – qui nous permettent d'affirmer que Lycophron était connu des poètes de la fin du premier siècle avant notre ère.

Pour ma part, en abordant la réception de l'*Alexandra* chez ces derniers, je voudrais tenter de montrer ce que l'observation de quelques effets intertextuels dans lesquels semble engagée l'œuvre de Lycophron peut nous faire entrevoir de la perception de ce poème et de sa spécificité littéraire, à l'époque augustéenne. Au-delà du repérage de citations ponctuelles ou d'échos isolés dans les textes latins, je me demanderai si l'utilisation poétique qui est faite de l'*Alexandra* par Virgile, Properce ou Ovide en reflète l'originalité littéraire, c'est-à-dire le rôle essentiel que joue le point de vue de Cassandre dans le dispositif poétique de l'œuvre.

Le poème est constitué d'une longue prophétie de Cassandre / Alexandra, rapportée à Priam par le gardien de la prison dans laquelle est recluse la jeune fille, et qui dépeint – alors que le navire de Pâris vient de partir pour Sparte – la guerre qui opposera les Grecs aux Troyens ainsi que les lointaines conséquences de cette dernière. L'originalité première du texte est donc dans ce récit de la (future) guerre de Troie fait par une Troyenne, une de ses victimes les plus innocentes – récit dont le narrataire premier n'est autre que le vieux Priam. Cette *retractatio* de la matière iliadique et de « la suite d'Homère » du point de vue des vaincus est une innovation, qui à la fois confère sa force pathétique au récit et, à un autre niveau, engage – comme nous le verrons – un rapport nouveau à la tradition littéraire.

On peut d'emblée noter que l'on trouve dans les *Héroïdes* d'Ovide un dispositif poétique et intertextuel très proche de celui qui est mis en œuvre dans l'*Alexandra* : avec ces épîtres adressées par les héroïnes mythologiques à leurs amants, une parole poétique s'insère rétrospectivement dans la trame narrative d'une œuvre de la tradition littéraire, nous offrant

---

<sup>1</sup> STACE, *Silu.* V, 3, 156-157 : *tu pandere docti / carmina Battiadae latebrasque Lycophroni atri.*

<sup>2</sup> Outre les emprunts signalés dans les études de tel ou tel passage virgilien, on peut citer, pour des relevés plus systématiques : Josifović, 1968, p. 922-924 ; West, 1983, p. 132-135 (« Appendix : Lycophron and Vergil ») ; Gigante Lanzara, 1999.

ainsi, par exemple, sur la matière homérique le point de vue de Briséis ou celui de Pénélope ; comme l'*Alexandra* également, les *Héroïdes* mettent en jeu un système allusif « à rebours », dans lequel le texte cite son hypotexte au futur, créant ainsi des effets pathétiques ou ludiques selon que l'on se place au niveau du personnage ou du *doctus poeta*<sup>3</sup>.

Mais, paradoxalement, alors que l'œuvre de Lycophron doit son originalité essentielle à ce jeu sur le point de vue de Cassandre, sur le caractère situé de sa parole, certains lecteurs ont pu déplorer, par endroits, l'effacement de ce point de vue de la locutrice dans un texte qui se décline en notices érudites, mythographiques et étiologiques, voire en allusions à des événements historiques dans lesquels ni Cassandre ni ses proches ne sont impliqués<sup>4</sup>. Alors que la forme de la prophétie est au cœur du dispositif poétique de l'*Alexandra* qui structure le poème autour de la vision de Cassandre (c'est elle qui permet d'avoir sur l'ensemble des événements narrés le point de vue de la jeune fille, ainsi que la projection de leur réception par Priam, posé dès le début du poème en auditeur silencieux de la parole rapportée de la prophétesse), c'est cette même forme de la prophétie qui, telle qu'elle est exploitée dans le poème, entraîne une certaine dissolution, par endroits, du point de vue de la locutrice : le texte est ouvert sur un futur potentiellement illimité, et c'est bien l'éloignement temporel, séparant Cassandre des faits qu'elle prédit, qui conduit à atténuer sa présence dans le texte. Le contenu de la prophétie se prolonge très loin dans le futur pour rejoindre, bien au-delà des personnages de la saga troyenne, l'époque de la rédaction du poème. Détachées du contexte de leur énonciation, ces prédictions feraient alors de Cassandre l'équivalent d'une Sibylle, annonçant sur une très longue distance temporelle, des événements qui ne la concernent pas et qui intéressent moins Priam que les lecteurs contemporains de Lycophron – voire des lecteurs plus récents encore dans le cas des passages dits « romains ».

Avec ces derniers, on touche d'ailleurs au délicat problème de l'éventuelle interpolation augustéenne dont sont suspectés ces passages prédisant la gloire de Rome. Précisément, le fait qu'ils décentrent le poème par rapport au point de vue de Cassandre, essentiel au dispositif poétique de l'œuvre, peut être un argument pour les juger inauthentiques<sup>5</sup> ; en tout cas, la présence même de ces passages « romains », que ceux-ci

---

<sup>3</sup> Pour une étude générale des effets de sens créés par ce dispositif intertextuel des *Héroïdes*, cf Jolivet, 2001. Si le pathétique suscité par l'insertion d'une parole impliquée dans la trame d'un récit connu provient pour l'*Alexandra* de la connaissance, par Cassandre, de son futur, pour les épistolaires ovidiennes, au contraire, l'ironie tragique est provoquée par la confrontation entre le discours tenu par l'héroïne et notre connaissance de son futur littéraire.

<sup>4</sup> Cf par ex. Mazzoldi, 2001 p. 251-252 ; p. 254-257.

<sup>5</sup> Cf West, 1984 p. 147.

soient interpolés ou non, témoigne de cette tendance du poème de Lycophron à se prolonger toujours plus loin, dans un futur toujours plus éloigné de sa locutrice<sup>6</sup> – tendance que l'on pourrait appeler « centrifuge » et qui vient concurrencer, dans ce poème ambivalent, les effets de sens liés au point de vue de Cassandre comme informant la matière mythique et poétique.

### 1. La lecture « centrifuge » de l'*Alexandra* et la parole subtilisée de Cassandre : Observations et hypothèses sur quelques textes de Properce et Virgile.

On pourra tout d'abord relever certaines allusions à l'*Alexandra* dans la poésie augustéenne qui témoignent d'une réception de cet aspect potentiellement « centrifuge » du texte de Lycophron. Celui-ci est en effet convoqué comme autorité, tandis qu'on projette rétrospectivement sur lui – ou du moins, qu'on amplifie – une perspective téléologique qui décentre la parole de Cassandre par-delà les malheurs troyens, vers la seule prédiction de l'avenir glorieux de Rome.

Telle est en effet, par exemple, l'image que donne de l'*Alexandra* le poème liminaire du quatrième livre de Properce. Dans ce texte qui s'ouvre sur un chant à la louange de Rome, le poète évoque les présages heureux du succès futur de la Ville, dans une Troie que – selon une perspective téléologique – le cheval de bois n'a pas lésée<sup>7</sup>. C'est à cette issue heureuse que sont alors résumées les prophéties de Cassandre, ainsi que celles de la Sibylle de Cumès, qui auraient l'une comme l'autre prédit la grandeur de l'histoire romaine, annonçant, après l'arrivée d'Enée, les exploits de Decius et de Brutus jusqu'à César lui-même :

*Tunc animi uenere Deci Brutique secures  
Vexit et ipsa sui Caesaris arma Venus.  
Arma resurgentis portans uictricia Troiae :  
Felix terra tuos cepit, Iule, deos.  
Si modo Auernalis tremula cortina Sibyllae  
dixit Auentino rura pienda Remo,  
aut si Pergameae sero rata carmina uatis  
longaeuum ad Priami uera fuere caput :  
Vertite equum, Danaï, male uincitis ! Ilia tellus  
uiuēt et huic cineri Iuppiter arma dabit.*<sup>8</sup>

<sup>6</sup> En effet, cette tendance à prolonger la prophétie jusqu'à une période très éloignée de son contexte d'énonciation, avec les passages « romains », se trouve soit avoir été réalisée par le texte lui-même (si les passages sont authentiques), soit avoir été une possibilité offerte par cette œuvre ouverte sur un futur indéterminé – possibilité qu'ont alors actualisée les interpolations.

<sup>7</sup> PROP. *El.* IV, 1, 41-42 (texte et traduction de D. Paganelli) : *Iam bene spondebant tunc omina quod nihil illam / laeserat abiigni uenter apertus equi*, « Le cheval de bois avait beau ouvrir ses flancs, la ville n'en devait point souffrir : les présages l'avaient bien dit ».

<sup>8</sup> PROP. *El.* IV, 1, 45-54 : « Puis ce furent Décius et sa grande âme, Brutus et sa hache et Vénus elle-même avec les armes de son César, les armes victorieuses de la nouvelle Troie : heureuse la terre, Iule, qui recueillit tes dieux ! S'il est vrai que sur son trépied de l'Averne, la Sibylle tremblante ait dit que Rémus prendrait les auspices sur l'Aventin, pour se rendre le sol propice ; s'il est vrai que la prophétesse de Pergame ait enfin vu ses prédictions se vérifier et s'accomplir sur la tête du vieux Priam, remportez votre cheval, Grecs : mauvaise victoire que la vôtre ! Ilion vivra et Jupiter armera cette cendre. »

La plupart des commentateurs s'accordent à reconnaître dans cette évocation des prophéties de Cassandre, appelés *carmina*, une allusion au poème de Lycophron. La parole subjective de l'*Alexandra* est ainsi tirée hors du contexte d'énonciation sur lequel était fondé le dispositif poétique de l'œuvre, pour se faire oracle d'une Sibylle prédisant une histoire romaine qui se prolonge jusqu'à la période augustéenne. L'accent placé, dans la réception du poème, sur sa seule perspective téléologique, permet alors de le résumer à cette ouverture de la prophétie de Cassandre sur un futur fort éloigné de son contexte d'énonciation<sup>9</sup>. Résumer le poème de Lycophron à une prédiction de la gloire de Rome, tel est d'ailleurs ce que semble faire, au sens propre, le distique 87-88 :

*Dicam : Troia cades, et Troia Roma resurges.  
Et maris et terrae longa sepulchra canam.*<sup>10</sup>

Si on voit dans le verbe *dicam*, introduisant l'annonce de la chute de Troie et sa renaissance dans Rome, la transposition du grec λέξω, sur lequel s'ouvre le texte de l'*Alexandra*, alors l'hexamètre se présente comme un résumé du poème tout entier, mais un résumé qui place nettement l'emphase sur la partie romaine de l'œuvre de Lycophron. Si la longue suite de *sepulchra* marins et terrestres peut tout à fait correspondre au contenu du poème alexandrin<sup>11</sup>, on relèvera avec intérêt les conjectures qui, corrigeant les *longa sepulchra* en *regna superba* ou *regna secunda*, font du pentamètre propertien la traduction exacte du vers de l'*Alexandra* dans lequel Cassandre prédit aux descendants d'Enée que les Romains s'empareront du « spectre et de la souveraineté de la terre et de la mer »<sup>12</sup> :

γῆς καὶ θαλάσσης σκῆπτρα καὶ μοναρχίαν<sup>13</sup>.

<sup>9</sup> C'est d'ailleurs précisément comme exemple de prophétie qui se projette loin dans l'avenir que l'*Alexandra* est à nouveau évoquée dans la suite du texte. En effet, le devin Horus y fustige l'art insuffisant de Calchas, qui a permis le départ de la flotte grecque à Aulis sans en prédire les conséquences funestes, c'est-à-dire les naufrages des Grecs à Capharée et les vengeances de Nauplios et de Minerve (PROP. *El.* IV, 1, 113-118). La référence à Lycophron est donc ici convoquée pour illustrer l'importance d'une prophétie couvrant une longue distance temporelle, par opposition à l'art divinatoire « à court-terme » de Calchas.

<sup>10</sup> PROP. *El.* IV, 1, 87-88.

<sup>11</sup> Les *maris sepulchra* pourraient se rapporter à l'évocation des naufrages et des tombeaux vides pleurés par la Grèce (τοὺς κενοὺς τάφους, *Al.* 366), et les *terris sepulchra* aux nombreux tombeaux de héros en Italie, qui sont souvent mentionnés avec les cultes qui leur sont associés.

<sup>12</sup> La traduction des passages de l'*Alexandra* est celle de Gérard Lambin (Lambin 2005).

<sup>13</sup> LYC. *Al.* 1229. C'est notamment la conjecture d'A. E. Housman, *regna superba*, que choisit G. P. Goold dans son édition de Properce. Goold va jusqu'à placer le distique 87-88 entre les vers 52 et 53, ce qui en fait directement le contenu des *Pergameae ... carmina uatis*. Le sujet de *dicam* serait bien Cassandre (disons plutôt, par métonymie, l'*Alexandra* elle-même, puisque dans le texte de Lycophron, c'est le narrateur premier qui prononce le λέξω initial) – ce en quoi Properce ferait de l'allusion au vers 1229 une citation textuelle de l'*Alexandra*. Si le caractère conjecturel de cet établissement du texte de Properce ajouté à l'incertitude sur l'authenticité du vers de Lycophron lui-même rendent toute interprétation parfaitement hypothétique, le fait demeure cependant intéressant à relever.

Ce vers appartenant lui-même à un passage de l'*Alexandra* suspecté d'interpolation à l'époque augustéenne, il serait imprudent de se prononcer plus précisément sur la manière dont Propertius cherche à s'approprier par ces allusions poétiques le texte de Lycophron, en le déplaçant et en le tirant dans le sens d'une perspective romaine. On se contentera donc de suggérer que, par ce jeu de la réécriture intertextuelle, le poète ne diffère pas beaucoup d'un éventuel interpolateur qui prolongerait le texte de Lycophron pour prêter à sa locutrice des prophéties *ex euentu* (de son point de vue à lui), conférant ainsi rétrospectivement au poème une forte perspective téléologique, et décentrant incidemment le dispositif poétique fondé sur le point de vue de Cassandre<sup>14</sup>. L'implication personnelle de cette dernière dans son récit est alors effacée, comme en témoigne ici le parallélisme avec la Sibylle ; cette perte de la subjectivité de la locutrice à qui l'on attribue un poème fortement romano-centré, résumé derrière le terme *dicam*, s'apparente alors bien à une parole usurpée – que cette usurpation de la parole de Cassandre soit le fait d'un interpolateur ou d'un poète réécrivant rétrospectivement son hypotexte.

Avant d'observer d'autres textes qui semblent témoigner, au contraire, d'une réception du poème recentrée sur le point de vue de sa locutrice comme structurant profondément l'œuvre de Lycophron, je voudrais m'arrêter quelque peu sur cette idée de la parole usurpée de Cassandre, en considérant brièvement la formule *mihi Cassandra canebat* que l'on trouve au livre III de l'*Enéide*. Lorsque, suite au songe qu'il a fait, Enée apprend à son père que leur destination n'est pas la Crète mais l'Italie, Anchise se souvient d'une ancienne prophétie de Cassandre qui avait prédit l'installation des Troyens en Italie :

*Tum memorat : « nate, Iliacis exercite fatis,  
Sola mihi talis casus Cassandra canebat.  
Nunc repeto haec generi portendere debita nostro  
Et saepe Hesperiam, saepe Italia regna uocare.  
Sed quis ad Hesperiae uenturos litora Teucros  
Crederet ? aut quem tum uates Cassandra moueret ? »*<sup>15</sup>

<sup>14</sup> On peut en effet parler, dans les deux cas, de manipulation rétrospective d'un texte exploitant d'une certaine manière les potentialités de ce dernier, même si l'on distingue, naturellement, la manipulation littéraire que constitue la « réécriture » d'un hypotexte lorsque celui-ci est cité dans un nouveau poème, et la manipulation concrète du texte qu'est l'interpolation. Dans la mesure où on ne peut se prononcer sur la réalité de cette interpolation et encore moins sur l'éventuelle connaissance qu'auraient pu en avoir les poètes augustéens, il est difficile d'interpréter cette similitude théorique. On peut seulement constater que de même que les passages suspectés d'interpolation actualiseraient par là la tendance potentiellement « centrifuge » de l'œuvre de Lycophron, de même, la réécriture propertienne de l'*Alexandra* (en particulier avec la reprise de *dicam* pour un résumé romano-centré de l'œuvre) témoigne d'une réception du poème qui dépossède Cassandre d'une prise sur sa propre parole.

<sup>15</sup> VIRG. *En* III, 182-187 (texte établi et traduit par J. Perret) : « Alors il me dit : 'Mon fils, si fort éprouvé par les destins de Troie, seule Cassandre m'annonçait bien cet avenir. Maintenant je me souviens qu'elle prédisait de tels accomplissements à notre race : souvent elle nommait l'Hespérie, souvent les royaumes italiens. Mais qui

Cette référence à la prédiction de Cassandre qui aurait ainsi annoncé l'avenir des Troyens en Italie semble renvoyer à l'*Alexandra*, en une allusion que signaleraient alors les verbes *memorat* (le souvenir du personnage thématissant la « mémoire poétique » du texte) et *repeto* (mimant dans la fiction la *retractatio* et la convocation d'une autorité littéraire). Notons que, par ailleurs, cette identification de Cassandre comme la locutrice de l'*Alexandra* serait confirmée au livre VII, avec la mention d'une autre prophétie dont la source est également Anchise, qui est rapportée avec la même formule *nunc repeto* et dont le contenu est, de fait, tiré du poème de Lycophron<sup>16</sup>.

Le seul problème est que si la citation par Anchise de la prophétie de Cassandre, avec les mots *mihi Cassandra canebat*, doit être lue comme un marqueur de l'allusion à l'*Alexandra* citée comme hypotexte, alors cette convocation par le personnage virgilien de l'autorité poétique de Cassandre (et de l'*Alexandra*) lorsqu'il prétend rapporter ses paroles, est mensongère puisque dans le poème de Lycophron, la prophétesse ne s'adressait pas à lui<sup>17</sup>. Nous sommes donc face à une aporie<sup>18</sup> ; on peut toutefois se demander si cette distortion par Anchise de la parole de Cassandre, dont il prétend 'faussement' citer des propos qu'elle ne lui a pas directement tenus (et qui, en outre, concernent le futur romain de Troie), ne reflète pas la tentation de manipuler, à Rome, le texte de l'*Alexandra*<sup>19</sup> ? Si l'on ne veut pas aller jusqu'à

---

pouvait croire que les Troyens viendraient aux rivages de l'Hespérie ? Ou qui se fut alors ému des prophéties de Cassandre ? ».

<sup>16</sup> En *Enéide* VII, 122-127, Enée rapporte qu'Anchise lui avait autrefois révélé une prophétie sur la manducation des tables. La formule *nunc repeto* qu'emploie alors Enée (*En.* III, 123) pourrait être le signal de l'allusion au passage correspondant de Lycophron (*Al.* 1250-1252 : ἔνθα θρόπεζαν εἰδάτων πλήρη κιχών / τήν ὕστερον βρωθεῖσαν ἐξ ὀπαίων, / μνήνην παλαιῶν λήψεται θεσπισμάτων. « Trouvant là une table pleine de mets, / Ensuite dévorée par ses compagnons, / il aura le souvenir d'anciennes prophéties ». A ce propos, Stéphanie West qui fait remarquer que le père d'Enée n'a pas de son vivant le don de prophétie, suggère que Virgile fait de Cassandre la source d'Anchise, ce dont elle voit une confirmation dans le passage d'*Enéide* III, 182-187 où Anchise affirme que Cassandre lui « chantait » jadis sa prédiction (West 1983 p. 134-135).

<sup>17</sup> Josifović, qui voit dans ce passage une référence précise à l'*Alexandra* – « Wo hatte jedoch Kassandra ausführlicher die Irrfahrten des Aeneas und die zukünftige Größe der Römer prophezeit, als in der Alexandra ? », Josifović, 1968, p. 922), interprète la distortion virgilienne comme une licence poétique. Stéphanie West voit également dans le passage une allusion générale au poème de Lycophron, mais se montre plus gênée par ce problème qui empêche selon elle de voir dans le *mihi Cassandra canebat* une référence précise à l'*Alexandra* (West, 1983 p. 134, n. 67).

<sup>18</sup> Mais cette aporie soulève une véritable question : comment thématiser (conformément aux pratiques des poètes augustéens en matière d'art allusif) par la mémoire 'poétique' attribuée à un personnage de la fiction, une citation de Lycophron, dès lors que dans la fiction mise en place par ce dernier, aucun survivant n'a été le dépositaire de la parole de Cassandre ? La distortion de la parole citée semble donc être une fatalité de l'*Alexandra*, comme elle est la fatalité de sa locutrice destinée à n'être entendue que de manière oblique. Il paraît alors intéressant d'appliquer aux problématiques de la citation intertextuelle le caractère essentiellement indirect et oblique de la parole dans l'*Alexandra* (sur ce point, cf Cusset, 2004, p. 54).

<sup>19</sup> Là encore, en citant 'faussement' Cassandre, Anchise n'agirait pas autrement qu'un éventuel interpolateur qui se placerait sous l'autorité de l'*Alexandra* tout en manipulant le poème. Comme pour le jeu sur le *dicam* propertien, les affinités entre les distortions de la citation et de la réécriture intertextuelles et le travail

cette hypothèse<sup>20</sup>, doit-on penser qu'en évoquant ainsi un dialogue entre Cassandre et Anchise, Virgile a tout simplement mis de côté le dispositif d'énonciation de l'*Alexandra* (dispositif selon lequel la parole solitaire de la jeune fille n'a pu être entendue que par le gardien, pour être rapportée à Priam) ? Quoi qu'il en soit, là encore, les deux hypothèses témoignent d'une réception encline à usurper à Cassandre sa parole pour la tirer vers une interprétation romano-centrée du poème de Lycophron.

Certes, ces quelques remarques à propos des réappropriations romaines de l'*Alexandra* qui accentuent la tendance potentiellement « centrifuge » du texte de Lycophron relèvent plus de la spéculation théorique que de réelles affirmations (notamment à cause du doute que peuvent susciter les parties du poème alexandrin les plus susceptibles d'intéresser ce type de réception). Mais elles nous auront néanmoins permis d'attirer l'attention sur ce problème d'une parole volontiers usurpée à Cassandre, par les jeux de la réécriture intertextuelle, lorsque cette réécriture privilégie la dimension téléologique du poème alexandrin pour réduire celui-ci (en un travail de manipulation rétrospective du texte) à la seule prédiction des faits les plus récents de l'histoire romaine.

Je voudrais à présent m'intéresser à une réception qui, au contraire, restitue à Cassandre cette parole qui est la sienne et dont l'essentielle subjectivité est au cœur du dispositif poétique de l'*Alexandra*. Pour cela, je partirai d'un passage du texte de Lycophron où l'on peut observer de manière très nette la fonction structurante, à proprement parler, du point de vue de Cassandre dans le poème. Il s'agit de la vision, restituée par la prophétesse, du crime que commettra contre elle le Locrien, lorsque pour la violer il l'arrachera de force à la

---

d'interpolation témoignent, sinon de la connaissance de cette interpolation par des poètes augustéens qui en joueraient de la sorte, du moins de la potentialité du texte de Lycophron à subir de telles « réécritures ».

<sup>20</sup> Il est vrai que cette hypothèse n'est guère vérifiable. Notons cependant qu'un autre passage de l'*Enéide* pourrait être lu dans le sens d'un jeu volontaire de Virgile sur la parole subtilisée de Cassandre et les fausses citations de l'*Alexandra*. Valeria Gigante Lanzara a relevé dans l'épisode des Troyennes brûlant leurs navires, au livre V, un écho aux vers 1075-1080 de l'*Alexandra*, consacrés à Sétéia qui sera crucifiée « pour avoir incendié la flotte de ses maîtres » (Al. 1078 : πυρὶ φλέξασα δεσμποτῶν στόλον) : Cf Gigante Lanzara, 1999, p. 340-341. Or, il est remarquable que cette reprise (quelque peu détournée) de l'épisode des navires brûlés par les Troyennes soit thématisée par l'attribution mensongère à Cassandre d'une telle prophétie. En effet, dans le texte virgilien, Iris, sous l'apparence trompeuse de Béroé, dupe les Troyennes en prétendant faussement que Cassandre lui est apparue pour les inviter à mettre le feu aux navires (VIRG. *En.* V, 636-638 : *Nam mihi Cassandra per somnum uatis imago / ardentis drae uisa faces* : « *Hic quaerite Troiam ; / Hic domus est* » inquit « *uobis* », « J'ai vu dans mon sommeil, l'ombre de Cassandre, la prophétesse, qui me tendait des torches allumées : « Cherchez Troie ici ; votre demeure est ici », me dit-elle ». Avec ce mensonge d'Iris, invoquant faussement l'autorité de la prophétesse, on pourrait donc voir comme la thématisation de cette parole dérobée à Cassandre pour une réécriture du texte de l'*Alexandra*.



protection d'Athéna. La prédiction de cet épisode débute par une plainte de la locutrice sur la perte future de sa virginité – plainte qui s'ouvre sur le pronom personnel ἐγὼ :

Ἐγὼ δὲ τλήμων ἢ γάμους ἀρνούμενη<sup>21</sup>.

Suivent alors l'évocation du crime d'Ajax et la réaction de la statue de Pallas, levant les yeux pour signifier sa colère contre l'armée grecque<sup>22</sup>. C'est en effet, selon Cassandre, ce crime commis contre elle par Ajax qui explique la colère des dieux contre les Grecs et les malheurs que ceux-ci endureront pendant ou après leur retour de Troie. Le long catalogue des châtements subis par les Grecs, pour la faute d'un seul, est ainsi introduit :

Ἐνὸς δὲ λώβης ἀντί, μυρίων τέκνων  
Ἐλλάς στενάξει πᾶσα τοὺς κενοὺς τάφους.<sup>23</sup>

La focalisation de Cassandre sur le crime d'Ajax à son égard est donc bien structurante, située au cœur même de l'œuvre dont elle articule les deux grands ensembles : les souffrances troyennes d'une part, dont l'énumération aboutit à l'outrage fait à la prophétesse elle-même, et les malheurs grecs après la victoire, d'autre part, dont le récit détaillé est inspiré à Cassandre par la vision de son destin personnel. Le point de vue de Cassandre – dont le caractère subjectif est rappelé par la place du pronom de première personne au seuil de ce passage de transition – semble ainsi véritablement relancer la parole poétique<sup>24</sup>.

Par son importance, cet épisode de l'*Alexandra* a certainement dû marquer tous les lecteurs de Lycophron, et parmi eux Virgile ; la preuve en est d'ailleurs que le passage a suscité des emprunts dans l'*Enéide*. Le premier de ceux-ci est une reprise verbale, tout à fait significative, la formule ἐνὸς δὲ λώβης ἀντί étant transposée par Virgile au premier livre de l'*Enéide*, dans le discours indigné d'une Junon jalouse de Minerve qui a pu engloutir en mer la flotte grecque « pour la faute d'un seul », *unius ob noxam*<sup>25</sup>. Cet emprunt à l'*Alexandra* – d'autant plus remarquable que la traduction virgilienne des mots de Lycophron figure également en tête de vers – confirme que le passage avait retenu l'attention de Virgile. Mais il s'agit d'une référence isolée : la formule, ici placée dans la bouche de Junon, n'est pas du tout

<sup>21</sup> LYC. *Al.* 348 : « Et moi, la malheureuse qui refuse les noces ». Le thème de la virginité perdue est développé jusqu'au vers 356.

<sup>22</sup> *Ibid.* 357-364.

<sup>23</sup> *Ibid.* 365-366 : « Pour l'outrage d'un seul sur les tombeaux de mille enfants / La Grèce entière gémit, tombeaux vides ».

<sup>24</sup> Notons également qu'avec ce passage où Cassandre fait de l'outrage qui a été commis contre elle la cause de tous les malheurs grecs lors des *nostoi*, on perçoit bien comment, en une intertextualité « à rebours », l'*Alexandra* se donne fictivement comme l'origine d'une grande part de la littérature épique (Sur cet aspect de l'œuvre, on se reportera à l'analyse de Christophe Cusset dans ce volume).

<sup>25</sup> VIRG. *En I*, 41. Cf West 1983 p. 132, qui mentionne en outre que Scaliger avait repris la formule virgilienne dans sa traduction de l'*Alexandra* en sénaires iambiques.

associée au rôle de la parole subjective de Cassandre dans le dispositif poétique de l'œuvre alexandrine.

Le second emprunt est une image, celle de la statue d'Athéna levant les yeux en direction du ciel, lorsque Cassandre est arrachée par Ajax du sanctuaire de la déesse. Si on a pu relever plusieurs reprises de ce motif qui a visiblement retenu l'attention des lecteurs de Lycophron<sup>26</sup>, Stéphanie West propose en particulier de voir une allusion à ce passage au livre II de l'*Enéide*, lorsqu'Enée décrit Cassandre tirée hors du temple de Minerve et s'attarde sur l'évocation des yeux de la jeune fille qui, enchaînée et impuissante, lève en vain ses regards vers le ciel :

*Ecce trahebatur passis Priameia uirgo  
Crinibus a templo Cassandra adytisque Mineruae  
Ad caelum tendens ardentia lumina frustra,  
Lumina, nam teneras arcebant uinacula palmas.*<sup>27</sup>

Cette insistance étonnante sur les yeux de Cassandre pourrait donc être, comme le suggère Stéphanie West, une allusion à l'image macabre du Palladium levant son regard en direction du ciel pendant le viol de Cassandre<sup>28</sup>. C'est le caractère pathétique de cette scène qui serait ainsi transposé par Virgile ; mais si l'attention portée par ce dernier au *pathos* émanant du passage de Lycophron se traduit dans cette reprise du motif du regard, d'une focalisation *sur* les yeux de Cassandre, on voit bien, là encore, qu'il ne s'agit pas pour autant d'une reprise du *point de vue* de Cassandre, comme informant et structurant la parole poétique<sup>29</sup>.

Au contraire, je voudrais à présent observer quelques jeux allusifs, dans des textes ovidiens, qui impliquent la reconnaissance de ce regard de Cassandre, non pas tant de manière thématique que comme clé de voûte du dispositif littéraire. Il s'agit alors de montrer que les références et les échos à l'*Alexandra* que l'on peut repérer témoignent d'une réception de l'œuvre qui rend son importance au point de vue subjectif de la locutrice en tant qu'il informe et organise, de manière originale, la matière mythique et la parole poétique.

---

<sup>26</sup> Cf Gigante Lanzara 1999, p. 333-334 ; Pardini, 1989 p. 203-204.

<sup>27</sup> VIRG. *En.* II, 403-406 : « Voici qu'on traînait, cheveux épars, la vierge Priamide, tirée du temple et du sanctuaire de Minerve, levant au ciel en vain ses yeux brûlants, ses yeux, car des liens serraient ses tendres mains ».

<sup>28</sup> West, 1983, p. 135.

<sup>29</sup> Les auteurs augustéens peuvent donc à la fois reprendre au poème de Lycophron le *pathos* associé à la figure de Cassandre et au crime d'Ajax, et en décentrer néanmoins la perspective, renforçant ainsi leur lecture téléologique pro-romaine des souffrances de Troie. Tel était bien le cas dans le poème de Propertius que nous avons considéré (cf PROP. IV, 1, 117-118 pour l'évocation du crime d'Ajax). Ce souvenir de la souffrance de Cassandre associé à un prolongement romano-centré du texte de Lycophron se vérifie particulièrement dans la prophétie du chant VI de l'*Enéide*, où les victoires de Paul-Émile sur Persée sont encore données comme la conséquence de l'outrage fait à Cassandre (cf VIRG. *En.* VI, 838-840).

En étudiant la réécriture ovidienne du « récit de Diomède » dans l'*Enéide*, je suggérerai tout d'abord qu'Ovide reprend cette focalisation par le point de vue de Cassandre (qui confère sa forme au poème puisqu'il inspire à la prophétesse le catalogue des *nostoi* grecs qui constitue l'essentiel de la deuxième partie du texte) et, surtout, qu'il reprend cette focalisation parce qu'il la considère comme assez caractéristique du poème de Lycophron pour pouvoir évoquer ce dernier à la mémoire du lecteur.

Puis, à propos d'un texte de l'*Art d'Aimer*, j'aimerais suggérer qu'Ovide tient compte, pour l'exploiter à son tour, du jeu des points de vue sur la guerre de Troie – le point de vue de Cassandre étant l'équivalent thématique du positionnement du poète alexandrin par rapport à sa tradition littéraire. Nous verrons donc comment, en cela, le traitement ovidien de l'épisode d'Achille à Scyros peut être lu comme un contre-point au portrait du héros dans l'*Alexandra*.

## 2. Se souvenir de l'*Alexandra* : les récits de Diomède chez Virgile et Ovide.

Commençons donc par la reprise ovidienne du « récit de Diomède » virgilien. Au livre XI de l'*Enéide*, Diomède, pour expliquer à Venulus son refus de prendre part au conflit contre Enée, décrit les malheurs qu'ont subis les guerriers Grecs, pendant ou après leurs retours, pour avoir combattu à Troie. Or, ce récit semble fortement tributaire de l'*Alexandra*. En signalant d'emblée que cela sera corroboré par la réécriture ovidienne du passage virgilien (puisque, comme nous le verrons, Ovide semble tirer le texte de Virgile vers un marquage plus net de l'allusion à son modèle), je reprends rapidement les éléments de ressemblances entre le passage de l'*Enéide* et l'*Alexandra*, qui laissent penser que Virgile s'est bien inspiré de Lycophron.

Tout d'abord, Diomède présente les retours malheureux des Grecs comme le châtement des crimes commis à Troie :

*Quicumque Iliacos ferro uiolauimus agros  
(mitto ea quae muris bellando exhausta sub altis,  
quos Simois premat ille uiros), infanda per orbem  
supplicia et scelerum poenas expendimus omnes,  
uel Priamo miseranda manus ; scit triste Mineruae  
sidus et Euboicae cautes ultorque Caphereus.*<sup>30</sup>

---

<sup>30</sup> VIRG. *En.* XI, 255-260 : « Nous tous, qui d'un fer sacrilège avons profané les campagnes d'Ilion – je laisse les malheurs dont nous fûmes abreuvés tandis qu'au pied des hautes murailles nous combattions, je laisse les guerriers que le fameux Simois recouvre sous ses eaux – nous éprouvons par l'univers en supplices indicibles tous les châtements qui s'attachent à des crimes, pauvre poignée d'hommes que Priam lui-même prendrait en pitié : ce que savent bien la constellation lugubre de Minerve, les récifs de l'Eubée et Capherée vengeur ».

Toutes les causes avancées par Diomède pour ces peines sont autant d'emprunts à l'*Alexandra*<sup>31</sup> – cependant on ne manquera pas de relever, dès maintenant, l'emphase bien différente que Virgile fait porter sur les diverses explications de ces *nostoi* funestes – la cause la plus explicite étant chez lui la punition méritée pour les méfaits accomplis par tous les Grecs (*quicumque ... uiolauimus ... expendimus omnes*)<sup>32</sup>.

Suit alors le catalogue des mésaventures de héros Grecs, que l'on trouve également mentionnées dans le texte de Lycophron<sup>33</sup> ; en outre, pour les cas d'Idoménée et de Diomède lui-même, la version de l'*Alexandra*, que suit l'auteur de l'*Enéide*, est différente de celle de l'*Odyssée* où les deux héros sont dits avoir eu un retour heureux<sup>34</sup>. Quant à la métamorphose des compagnons de Diomède en oiseaux, Stéphanie West note qu'à notre connaissance, l'histoire ne se trouve, avant Virgile, que chez Lycophron et qu'étant donné le contexte dans lequel elle est reprise, il est raisonnable de voir dans ce dernier la source du passage de l'*Enéide*<sup>35</sup>. Les malheurs de Diomède, ainsi relatés par Cassandre,

ὁ δ' Ἀργυρίππαν Δαυνίων παγκληρίαν  
παρ' Αὔσονίτην Φυλαμὸν δωμήσεται,  
πικρὰν ἑταίρων ἔπτερωμένην ἰδὼν  
οἰωνόμικτον μοῖραν, οἷ ἑταλασσίαν  
δίαιταν αἰνήσουσι, πορκέων δίκην,  
κύκνοισιν ἰνδαλθέντες εὐγλήνοισι δομήν<sup>36</sup>,

constituent donc, selon toute apparence, le modèle du texte virgilien<sup>37</sup>. Ainsi l'ensemble du « récit de Diomède » semble-t-il avoir été fortement par l'*Alexandra*<sup>38</sup>.

<sup>31</sup> Cf *En.* XI, 255 ; 257-258 et *Al.* 1087-1089 ; 1281-1282. Virgile évoque également avec l'*ultor Caphareus* la vengeance de Nauplios (*Al.* 384-386) tandis que l'on peut voir dans la constellation de Minerve (*Mineruae sidus*) une allusion discrète à la colère de la déesse contre Ajax.

<sup>32</sup> Bien que le modèle des vers virgiliens puisse se trouver dans l'*Alexandra*, on voit bien en quoi la perspective d'ensemble ici diffère de l'emphase que fait porter Cassandre sur le crime d'Ajax – le crime d'un seul expliquant les malheurs de tous les Grecs. D'ailleurs, la formule *quicumque ... omnes* rappelle ici, plus que celui de Lycophron dont Virgile s'inspire pourtant dans la suite du passage, le texte homérique (*HOM. Od.* III, 86-87 : ὅσοι Τρωσὶν πολέμιζον ... /... ἕκαστος ἀπώλετο λυγρῶ ὀλέθρῳ).

<sup>33</sup> Sont évoqués l'exil de Ménélas en Egypte (*En.* XI, 262 cf *Al.* 847-849), Ulysse et le cyclope (*En.* XI, 263 cf *Al.* 659-661) ; les déboires d'Idoménée (*En.* 264-265 cf *Al.* 1214-1225) ; le meurtre d'Agamemnon (*En.* XI, 266-268, cf *Al.* 1099-1107), et enfin les aventures de Diomède lui-même, qui sont particulièrement développées dans l'*Alexandra* (*En.* XI 269 sq cf *Al.* 592-632). Pour l'établissement des Locriens en Libye (*En.* XI 265), Stéphanie West suggère qu'il aurait pu être inspiré à Virgile par l'installation des Thessaliens en Libye dans l'*Alexandra* (*Al.* 876-908) : West, 1983, p. 133, n. 60. La seule exception est Néoptolème, évoqué par Diomède et étonnamment absent du récit de Cassandre, mais c'est précisément sur cette différence entre le passage virgilien et le texte de l'*Alexandra* que s'appuie Stéphanie West pour supposer un accident de transmission, auquel attribuer la perte ce passage manquant de Lycophron sur Néoptolème : West, 1983, p. 121-122.

<sup>34</sup> Pour le retour de Diomède à Argos : *HOM. Od.* III, 180-183 ; pour celui d'Idoménée en Crète : *HOM. Od.* III, 191-192.

<sup>35</sup> West, 1983, p. 133.

<sup>36</sup> *LYC. Al.* 592-597 : « Un autre Argyrippa, héritage des Dauniens, / Près du Phylamos ausonien bâtera, / Quand il aura vu l'amer destin de ses compagnons pourvus d'ailes, / Mêlés aux oiseaux, qui le genre de vie / Marin accepteront, suivant l'usage des pêcheurs, / En devenant par le corps semblables aux cygnes aux belles prunelles ».

Si la somme de ces ressemblances laisse donc supposer que Virgile s'est bien inspiré du texte de Lycophron, c'est Ovide qui, en réécrivant à son tour le passage de l'*Enéide*, nous en offre une confirmation signifiante pour notre propos. L'étude du traitement de ce même épisode dans les *Métamorphoses* nous apportera alors deux éléments. D'une part, l'explicitation du lien entre Virgile et Lycophron que l'on trouve dans le texte ovidien peut, comme nous le disions plus haut, corroborer l'idée que l'*Alexandra* est bien la source du « récit de Diomède » virgilien – ou du moins témoigner que c'est là ce qu'Ovide cherche à suggérer. D'autre part, et surtout, ce procédé de double allusion employé par Ovide nous permet d'en déduire les aspects de l'œuvre hellénistique qui paraissaient à ce dernier suffisamment caractéristiques pour servir de signal allusif, pour convoquer à l'esprit du lecteur la figure de Lycophron : nous verrons qu'il s'agit de l'importance du point de vue subjectif de Cassandre – estompé dans le passage virgilien – comme informant le récit des malheurs grecs et donnant son sens au dispositif poétique de l'*Alexandra*.

Le texte d'Ovide se présente sans ambiguïté comme la réécriture du récit de Diomède chez Virgile. Cependant, une première différence doit d'emblée être soulignée : tandis que le Diomède virgilien ne voulait pas se souvenir des vieux malheurs (*nec meminī*) :

*Nec mihi cum Teucris ullum post eruta bellum  
Pergama nec ueterum meminī laetorue malorum*<sup>39</sup>,

---

<sup>37</sup> Il nous semble que l'on peut ajouter ici, comme argument en faveur d'un Lycophron modèle de Virgile, le choix de la même chronologie interne pour les malheurs de Diomède : chez les deux auteurs, la métamorphose de ses compagnons en oiseaux précède la mort de Diomède, qui a donc pu voir ce triste spectacle (ιδών, *Al.* 594). Mais cet ordre ne correspond pas aux versions postérieures du mythe (cf ANT. LIB. 37). C'est d'ailleurs pourquoi le terme ιδών est commenté par le scholiaste de Lycophron qui le trouve problématique (TZETZ. 592-594 : ιδών τῶν ἐταίρων αὐτοῦ μοῖραν πικράν, ὄρνεόμικτον, ἐπτερωμένην, τουτέστιν, ιδών τοὺς ἐταίρους αὐτοῦ εἰς ὄρνις ἐρωδιούς ἀλλαγέντας. Τὸ δὲ σχῆμα κακόπλαστόν ἐστιν · ἀποθανόντος γὰρ Διομήδους, ἐρωδιοὶ γεγόνασι. Πῶς οὖν φησὶν, ιδών ; ...). Il est dès lors intéressant d'observer que l'ιδών du texte de Lycophron a son équivalent, dans le passage de l'*Enéide*, avec le terme *uisu* (XI, 271 : *Nunc etiam horribili uisu portenta sequuntur*), et assez piquant d'observer chez Servius, qui s'étonne à son tour de l'ordre choisi par Virgile, des remarques proches de celles du scholiaste de Lycophron (SERV. *Ad loc.* : NUNC ETIAM HORRIBILI VISU P. S. *hoc loco nullus dubitat fabulae huius ordinem a Vergilio esse conversum: nam Diomedis socios constat in aves esse conversos post ducis sui interitum, quem extinctum inpatienter dolebant*).

<sup>38</sup> Pour aller encore en ce sens, signalons l'analyse de Sébastien Barbara à propos de la suite de notre passage : celui-ci relève, en particulier, le parallèle qui relie les propos de Diomède appelant Enée, son ennemi de naguère, *hic pietate prior* (*En.* XI, 292) et la prophétie de Cassandre qui prédisait qu'Enée serait considéré comme très pieux même par ses ennemis (*Al.* 1270 : τῷ καὶ παρ' ἐχθροῖς εὐσεβέστατος κριθεῖς). Après avoir considéré les différentes hypothèses suscitées par cette observation, S. Barbara suggère que Virgile « a cherché à accomplir la prophétie sur le plan littéraire » : Barbara, 2006, p. 550-552.

<sup>39</sup> VIRG. *En* XI, 279-280 : « Pour moi depuis la chute de Pergame, je ne suis plus en guerre avec les Troyens, et de ces vieux malheurs, je ne garde ni souvenir ni joie ».

son homologue ovidien fait au contraire l'effort de se souvenir. Son insistance sur ce point, ainsi que l'emploi du verbe *renouare* laissent penser que la mémoire dont il s'agit ici n'est autre que la 'mémoire poétique', c'est-à-dire le marqueur, thématé dans la fiction, d'une référence intextuelle :

*Admonitu quamquam luctus renouentur amari,  
Perpetiar memorare tamen*<sup>40</sup>

Il s'agit alors de se demander si cette apparente acceptation d'une mémoire poétique affichée par le Diomède des *Métamorphoses*, par opposition au désir d'amnésie de son prédécesseur, correspond à un réel souci ovidien de convoquer de manière plus marquée le texte de Lycophron au souvenir du lecteur. Avant de revenir à la question du point de vue de Cassandre, je voudrais d'abord illustrer, par un bref exemple, la manière dont Ovide reprend le texte de son prédécesseur pour signaler et accentuer la référence à l'*Alexandra*, là où Virgile ne faisait qu'imiter son modèle.

Observons donc la *retractatio* ovidienne de la métamorphose des compagnons de Diomède en oiseaux. Ovide adopte naturellement la version de Virgile, qui est aussi celle de Lycophron. Mais il se montre plus précis que son prédécesseur dans le rapport à ce dernier, à propos d'un problème exégétique précis soulevé par le texte alexandrin : l'identité des oiseaux issus de cette métamorphose. Lycophron ne les nomme pas, mais les décrit comme semblables à des cygnes :

κύκνοισιν ἰνδαλθέντες εὐγλήνοις δομήν<sup>41</sup>

Ce point est problématique, car il ne semble pas s'accorder avec les témoignages anciens, contradictoires entre eux, sur les *Diomedae aues*. La plupart du temps, ces oiseaux sont considérés comme étant des hérons<sup>42</sup>. C'est ce qu'affirment également les scholies à Lycophron<sup>43</sup> – et on constatera que l'on trouve aujourd'hui encore l'équivalent de ces exégèses du vers de l'*Alexandra* qui défendent l'hypothèse des hérons, tout en expliquant pourquoi, néanmoins, Lycophron les compare à des cygnes<sup>44</sup>.

---

<sup>40</sup> Ov. *Met.* XIV, 465-466 (traduction de D. Robert) : « Quoique ma douleur soit ravivée par le rappel de souvenirs pénibles, / je vais trouver la force de vous les raconter ».

<sup>41</sup> Lyc. *Al.* 597 : « En devenant par le corps semblables aux cygnes aux belles prunelles ».

<sup>42</sup> Cf par ex. ELIEN *Hist. Animal.* I.1, qui mentionne les nombreux hérons vivant sur « l'île de Diomède » (καλεῖται τις Διομήδεια νῆσος, καὶ ἐρωδιούς ἔχει πολλούς) et rapporte la métamorphose des compagnons de Diomède qui serait à l'origine de ces hérons. Par contre, PLINE (*Hist. Nat.* X, 126-127) qui évoque également les *Diomedae aues* et la légende de la métamorphose, ne se prononce guère sur l'identité des oiseaux.

<sup>43</sup> TZETZ. 595-97 : Οὔτινες φίλοι τοῦ Διομήδους ἐρωδιοὶ, ἢ λάροι γενόμενοι...

<sup>44</sup> Benton, 1960 p. 110 : « the fact that they are said to be like swans in some respect has led everyone astray. Being nocturnal on land, they are seldom seen there, and judging by their voices, one might well expect a bird as big as a swan ».

Sur cette question apparemment délicate, le Diomède de Virgile ne se prononce pas – et là encore, Servius comble ce blanc en affirmant (semblable donc, sur ce point aussi, au scholiaste de Lycophron) qu’il s’agit de hérons<sup>45</sup>. Il est alors intéressant de constater que le Diomède des *Métamorphoses* corrige ce silence virgilien en revenant à la lettre du texte de l’*Alexandra*. En effet, à l’instar de Lycophron, il ne nomme pas les oiseaux nés de la métamorphose de ses compagnons, mais précise que si l’on tient à connaître l’apparence de ces oiseaux qui suscitent des doutes (*uolucrum ... dubiarum forma*), la seule indication qu’il puisse donner est leur ressemblance avec des cygnes :

*Si uolucrum quae sit dubiarum forma requiris,  
Ut non cygnorum, sic albis proxima cygnis.*<sup>46</sup>

Le Diomède des *Métamorphoses* ne se contente pas de défendre la même version que Lycophron, mais il semble insister sur l’importance d’un retour à la lecture du texte de ce dernier : la formule *si requiris* peut en effet fonctionner comme un marqueur d’allusion à des débats exégétiques sur l’identité de ces oiseaux – débats que trancherait alors le personnage ovidien en prônant la nécessité d’un retour au texte alexandrin et au seul élément que celui-ci fournit véritablement : la ressemblance de ces oiseaux avec des cygnes (*proxima cygnis*)<sup>47</sup>.

Ce signal en direction du texte de l’*Alexandra* me paraît constituer une allusion significative, confirmant le souci exprimé par le Diomède ovidien d’activer la ‘mémoire poétique’ qui convoquerait le souvenir intertextuel du modèle alexandrin des deux passages latins. Cependant, toute significative que puisse être considérée cette allusion une fois repérée, il faut bien avouer que sa visibilité demeure faible si le lecteur n’a pas déjà à l’esprit le texte de Lycophron.

Ce qui fait alors réellement fonctionner la mémoire poétique, en évoquant l’*Alexandra* au souvenir du lecteur, semble bien être la reprise ovidienne de l’emphase placée, dans cette œuvre, sur le point de vue de Cassandre, lorsque celle-ci fait dépendre, dans l’organisation du poème, les retours malheureux des Grecs, de l’outrage dont elle sera personnellement victime.

En effet, le Diomède ovidien, avant d’évoquer ces errances et ces naufrages grecs (reprenant ainsi à son compte le récit de son homologue virgilien, sur lequel il s’appuie et

<sup>45</sup> SERV. *Ad. En XI*, 271 : *Hae aues hodieque Latine Diomedae uocantur, Graeci eas ἐρωδιούς dicunt.*

<sup>46</sup> OV. *Met XIV*, 508-509 « Si vous voulez savoir à quelle espèce appartiennent ces oiseaux mystérieux, / ce ne sont pas des cygnes mais ils s’en approchent par leur blancheur. »

<sup>47</sup> Pour l’étude de ce genre de jeux ovidiens (lorsque les personnages de la fiction prennent part à des débats de lettrés) dans les *Héroïdes*, cf Jolivet, 2001 p. 71-75 ou encore p. 216-229. Il n’est guère étonnant que ce procédé soit particulièrement exploité dans les *Héroïdes*, œuvre dont le dispositif poétique permet de superposer aux déclarations d’un personnage inséré dans la fiction le positionnement du *doctus poeta* par rapport à son hypotexte et aux débats exégétiques qui lui sont associés. Il est intéressant, en cela, que cela soit aussi le cas ici.

qu'il ne veut pas répéter inutilement : *neue morer referens tristes ex ordine casus*), replace cette évocation – et avec elle, l'énumération virgilienne plus détaillée en hypotexte – dans la perspective de la vengeance de Pallas à cause du viol de Cassandre :

*Admonitu quamquam luctus renouentur amari,  
Perpetiar memorare tamen. Postquam alta cremata est  
Ilion et Danaas pauerunt Pergama flammis  
Naryciusque heros, a Virgine uirgine rapta,  
**Quam meruit poenam solus, digessit in omnes,**  
Spargimur et uentis inimica per aequora rapti  
Fulmina, noctem, imbres, iram caelique marisque  
Perpetimur Danai cumulumque Capherea cladis.  
Neue morer referens tristes ex ordine casus,  
Graecia tum potuit Priamo quoque flenda uideri.<sup>48</sup>*

Immédiatement après avoir insisté sur ses efforts de mémoire, Diomède restitue ainsi, avec fidélité, la présentation subjective de l'*Alexandra* : sur le décor de Troie en flamme, est isolé le crime d'Ajax, et ce, par deux vers modelés sur le passage de Lycophron. En effet, chez ce dernier, Cassandre mentionnait longuement sa virginité – comme nous l'avons déjà rappelé – à l'imitation de celle de la vierge Pallas<sup>49</sup>, avant d'évoquer l'outrage commis par Ajax et d'énumérer immédiatement les malheurs de toute la Grèce « par la faute d'un seul... »<sup>50</sup>. Ce passage est alors remarquablement synthétisé par Ovide, avec le raccourci *Virgine uirgine rapta* – qui reproduit également le polyptote rapprochant, dans l'*Alexandra*, la virginité de Cassandre (κορείαν) et celle d'une Athéna invoquée comme Κόρη<sup>51</sup> – et avec l'opposition *solus / omnes*, au vers suivant (*Quam meruit poenam solus, digessit in omnes*), en référence à l'opposition ἐνός / μυρίων sur laquelle était fondé le vers 365 de l'*Alexandra* : ἐνός δὲ λώβης ἀντί, μυρίων τέκνων.

On sait que cette même formule ἐνός δὲ λώβης ἀντί avait déjà été calquée dans le premier livre de l'*Enéide*, mais de manière isolée comme nous l'avons vu. Pour revenir au texte de Virgile, on y observe donc un éclatement du modèle de Lycophron, entre cette pure reprise verbale au livre I d'une part et, d'autre part, le récit de Diomède au livre XI où

<sup>48</sup> Ov. *Met.* XIV, 465-474 : « Quoique ma douleur soit ravivée par le rappel de souvenirs pénibles, / je vais trouver la force de vous les raconter. Après l'incendie / de la grande Ilion, faisant de Pergame la proie des flammes danaëennes, / lorsque le héros de Naryx, ayant ravi une vierge à une Vierge / eut attiré sur tous le châtement que seul il méritait, / nous fûmes dispersés et, emportés par les vents sur une mer hostile, / nous, les Danaëns, nous dûmes endurer la foudre, la nuit, la pluie, / la colère du ciel et de la mer et, pour comble de désastre, Capharée. / Bref, je n'entrerai pas dans le détail d'événements si tristes / que Priam lui-même en aurait versé des larmes sur la Grèce ».

<sup>49</sup> Lyc. *Al.* 348 sq. Pour l'insistance de Cassandre sur sa virginité dans ce passage, cf *Al.* 348 : Ἐγὼ δὲ τλήμων ἡ γάμου ἀρνούμενη (et moi la malheureuse qui refuse les noces) ; 349 : παρθενῶνος ; 352 : ἀλέκτρων ; 354 : κορείαν ἀφθιτον (une impérissable virginité) ; 355 : Παλλάδος ζηλώμασι (à l'imitation de Pallas).

<sup>50</sup> Lyc. *Al.* 357 sq. ; *Al.* 365-366 : Ἐνός δὲ λώβης ἀντί, μυρίων τέκνων / Ἐλλάς στενάξει πᾶσα τοὺς κενούς τάφους : « par la faute d'un seul, sur les tombeaux de mille enfants / la Grèce entière gémit, tombeaux vides ».

<sup>51</sup> Lyc. *Al.* 354 ; 359.



l'énumération des retours malheureux des Grecs semble empruntée à l'*Alexandra* mais sans être présentée comme la conséquence du crime « d'un seul ». Bien au contraire, comme nous l'avons déjà souligné, selon le Diomède virgilien *tous* les guerriers Grecs ont mérité leurs châtiments pour les crimes qu'ils avaient, chacun, commis en combattant à Troie :

*Quicumque Iliacos ferro uiolauimus agros  
(mitto ea quae muris bellando exhausta sub altis,  
quos Simois premat ille uiros), infanda per orbem  
supplicia et scelerum poenas expendimus omnes.*<sup>52</sup>

C'est précisément cette partie du récit de Diomède qu'Ovide corrige alors, en substituant à la forme au pluriel *scelerum poenas* le singulier *poenam* et, surtout, en replaçant ce récit des malheurs grecs sous le signe de l'opposition *solus / omnes* :

*Quam meruit poenam solus, digessit in omnes.*

Cette variation ovidienne sur le vers de l'*Alexandra* est raccordée au texte virgilien par la reprise du terme *omnes* qui, placé en fin de vers comme dans le passage de l'*Enéide*, sert en quelque sorte d'agrafe entre le récit de Diomède du livre XI et la transposition latine du vers de Lycophron. En réinsérant ainsi une variante de la formule ἐνὸς δὲ λώβης ἀντί / *unius obnoxam* dans sa réécriture du récit de Diomède, Ovide pratique donc une conflation entre les deux passages qui étaient disjoints chez Virgile : ce faisant, il explicite le lien qui unit son prédécesseur à la source de ce dernier pour évoquer, de manière plus marquée que ne l'avait fait celui-ci, le souvenir intertextuel de l'*Alexandra*.

Avec ce jeu allusif, qui consiste à rendre au Diomède virgilien sa 'mémoire poétique', on observe que c'est bien le point de vue de Cassandre, informant une parole qui présente les *nostoi* grecs comme la conséquence du seul crime d'Ajax, qui a paru à Ovide suffisamment caractéristique de l'œuvre de Lycophron pour que celle-ci puisse être ainsi convoquée au souvenir des lecteurs de l'*Enéide* et des *Métamorphoses*.

De plus, dès lors qu'on est ainsi renvoyé, dans le texte ovidien, à la situation de parole de Cassandre dans l'*Alexandra* et au dispositif sur lequel est fondé le poème de Lycophron, il semble que la référence que fait Diomède au roi Priam (*Graecia tum potuit Priamo quoque flenda uideri*) peut se voir réinvestie d'un sens nouveau. L'idée que même Priam pourrait plaindre les Grecs est une expression hyperbolique pour dire la grande souffrance de ces derniers : Ovide reprend cette hyperbole à Virgile<sup>53</sup>, et par-delà Virgile à Pacuvius. Mais on

---

<sup>52</sup> VIRG. *En* XI, 255-258.

<sup>53</sup> VIRG. *En*. XI, 259.

peut tout de même noter un changement de formulation, qui n'est pas insignifiant. Le vers de Pacuvius est en effet à l'irréel :

*Priamus si adesset, ipse commiseresceret*<sup>54</sup>

Si Priam était présent, si Priam pouvait voir ce triste spectacle, alors lui-même serait pris de pitié, nous suggère le fragment tragique. La formule ovidienne est plus ambivalente :

*Graecia tum potuit Priamo quoque flenda uideri.*

*Tum potuit* peut être lu comme un potentiel du passé – et le sens rejoint alors celui du vers de Pacuvius : « Priam aurait pu vouloir pleurer pour la Grèce (sous-entendu : s'il avait vécu assez longtemps pour entendre parler de ces retours malheureux) » –, mais on peut également y entendre un indicatif parfait : « alors, Priam a pu vouloir pleurer pour la Grèce » : dans ce cas, le seul moyen pour le vieux roi d'apprendre ces événements postérieurs à sa mort (et d'en éprouver de la pitié, selon Diomède) est la prophétie de Cassandre, telle que le gardien la lui rapporte dans le poème de Lycophron. L'adverbe *tum* ne renverrait alors pas au(x) moment(s) des divers naufrages et retours grecs, mais au moment où, dans la fiction mise en place dans l'*Alexandra*, le narrataire qu'est Priam a eu connaissance des paroles de sa fille, transmises par le narrateur premier. Ainsi Diomède projette-t-il rétrospectivement sur le texte de Lycophron la réception supposée du narrataire silencieux, à l'écoute de la longue prophétie qui constitue l'essentiel du poème alexandrin.

Cette insertion rétrospective de la réaction de Priam, telle que l'imagine le Grec, nous ramène bien à une représentation de la parole de Cassandre comme intéressant au premier chef ses proches, et en particulier le narrataire du poème. Certes, on peut se poser la question de savoir si, dans le dispositif même de l'*Alexandra*, Priam a vraiment pu avoir pitié de la Grèce en entendant les paroles rapportées par le gardien. Peut-être, en projetant sur le poème de Lycophron une réaction du narrataire premier qui soit de la commisération pour les Grecs, si négativement décrits par l'infortunée prophétesse, le jeu intertextuel fait-il preuve d'une certaine irrévérence à l'égard du modèle ainsi réinterprété... Mais ce qui compte surtout ici est l'inversion de la perspective : pour Diomède, Priam n'a pu qu'avoir pitié des Grecs. C'est donc, paradoxalement, cette (re)conversion du point de vue sur la guerre de Troie qui témoigne de la reconnaissance, dans le texte ovidien, de l'importance de la perspective subjective de la prophétesse. Si, en représentant ainsi un Grec imaginant – de son propre point de vue – le point de vue de Priam sur l'*Alexandra*, Ovide malmène quelque peu le texte

---

<sup>54</sup> PACUV. *Trag* 391.

alexandrin, c'est qu'il en restitue en même temps une caractéristique essentielle, à savoir cette importance du dispositif poétique fondé sur le jeu des points de vue<sup>55</sup>.

C'est donc à juste titre que le Diomède ovidien insiste sur sa « mémoire poétique » là où son modèle, dans l'*Enéide*, déclarait ne plus vouloir se souvenir du passé. En effet, le texte d'Ovide rend bien compte de la spécificité de celui de Lycophron et du rôle fondamental que joue dans l'*Alexandra* le point de vue de Cassandre – point de vue subjectif qui n'est pas limité à des images pathétiques mais qui informe et organise la parole poétique.

Nous avons constaté qu'en retournant la perspective déjà inversée par Lycophron – c'est-à-dire en nous offrant le point de vue du grec Diomède sur la *retractatio* par Cassandre de la matière homérique –, Ovide se montrait paradoxalement plus proche du dispositif littéraire mis en place par celui-ci : passons désormais à un autre texte ovidien qui montre bien comment la reconnaissance de l'importance structurante du point de vue de Cassandre dans le dispositif poétique et intertextuel de l'*Alexandra* passe par un retournement radical, et quelque peu cynique, de ce point de vue. C'est ce que nous allons observer en nous penchant sur la réception, dans l'*Art d'Aimer*, d'un autre passage de Lycophron particulièrement marqué par l'implication de la prophétesse dans le texte : le portrait d'Achille vu par la sœur d'Hector.

### **3. Point de vue du personnage et positionnement générique de l'auteur : l'exemple des portraits d'Achille de l'*Alexandra* et de l'*Art d'Aimer*.**

Poursuivons donc sur la reconnaissance, dans la poésie ovidienne, du rôle essentiel du point de vue de Cassandre qui informe le texte de l'*Alexandra*, en étudiant le cas du portrait extrêmement négatif que la prophétesse y dresse de celui qui tuera son frère. Avec cette description éminemment subjective d'un Grec par une Troyenne, on mesure à quel point le travail sur le point de vue de sa locutrice est au cœur même du projet poétique de Lycophron et des procédés littéraires qui sont alors impliqués.

De manière générale, on peut en effet voir dans ce récit de guerre de Troie du point de vue des vaincus (et en particulier, d'une jeune fille qui en sera une des plus victimes les plus

---

<sup>55</sup> On peut voir ce même jeu de la conversion du point de vue, qui se loge dans le *topos* du récit douloureux d'événements pénibles. En évoquant la douleur que cause, en les redoublant, le récit des malheurs (*admonitus quamquam luctus renouentur amari*), Diomède se trouve dans une situation symétrique à celle de Cassandre qui doit prédire de semblables souffrances pour elle-même et les siens. Pourtant leurs points de vue de Grec et de Troyenne s'opposent, et les événements que Diomède souffre de raconter (au passé) sont ceux-là mêmes que Cassandre avait racontés (au futur) en se réjouissant d'y voir une consolation à ses propres peines. Là encore, cette inversion témoigne paradoxalement de la reconnaissance par Ovide du caractère *situé* d'une parole subjective dans l'*Alexandra*.

touchées), la thématization, dans la fiction, du positionnement alexandrin par rapport à sa tradition littéraire – positionnement décalé, appréhendant sur un mode mineur les grands modèles, notamment le modèle homérique, et ce, par exemple, en privilégiant les variantes moins héroïques du mythe épique. Si le point de vue des Troyens sur l'*Illiade* peut ainsi servir, en quelque sorte, de métaphore au point de vue des poètes hellénistiques sur une tradition littéraire dominante, un des enjeux de l'*Alexandra* est de renforcer ce lien entre position des personnages et positionnement littéraire, en motivant dans la fiction même de la parole de Cassandre, par le jeu des points de vue, ce choix de variantes non héroïques de la matière homérique, propre à l'esthétique alexandrine.

Tel est bien le cas pour le thème du travestissement d'Achille, qui n'est pas iliadique – Pausanias loue d'ailleurs Homère d'avoir évité cet épisode et d'avoir suggéré qu'Achille avait pris Scyros par la force<sup>56</sup> – et qui illustre le goût de la littérature hellénistique pour les variantes moins héroïques des grands mythes épiques (comme en témoigne par exemple l'*Epithalame d'Achille et de Déidamie* attribué à Bion). Tandis qu'il choisit également cette variante, conformément à l'esthétique alexandrine, l'innovation de Lycophron est qu'il motive ce choix dans la fiction, en adoptant le point de vue de Cassandre défavorable au héros grec.

Or, cet effort de motivation, par la « psychologie » de la locutrice, du choix d'une certaine variante mythographique, est particulièrement remarquable dans le cas du portrait d'Achille. Le passage est en effet marqué par la grande implication de la locutrice dans sa prophétie, puisque les vers de l'*Alexandra* consacrés à Achille apparaissent à propos de la révélation faite à Cassandre de la mort de son frère préféré, Hector<sup>57</sup>. La vision de ce malheur suprême suscite (conformément à la vraisemblance psychologique) un très fort engagement personnel de la prophétesse dans son récit, qui se traduit par des apostrophes pleines de pathétique – la locutrice interpelle notamment son propre cœur, ainsi que le frère dont elle prédit la mort – et par la multiplication des prolepses et des analepses à l'intérieur même de la prophétie<sup>58</sup>. C'est dans ce contexte que Cassandre nous livre un portrait d'Achille. L'emphase ainsi placée dans l'*Alexandra* sur le point de vue subjectif de sa locutrice vient donc motiver

---

<sup>56</sup> PAUSANIAS I, 22, 6.

<sup>57</sup> Cf LYC. *Al.* 265 : τὸν φιλιτατόν σου τῶν ἀγαστόρων τρόφιν, « ton nourrisson le plus cher, parmi ceux du même sein ». La deuxième personne s'explique parce que Cassandre s'adresse ici à son propre cœur (cf *Al.* 257 : σ', ὦ τάλαινα καρδία).

<sup>58</sup> Ainsi, par rapport à la mort d'Hector ici évoquée par Cassandre, l'épisode du travestissement d'Achille constitue-t-il une analepse, suivant immédiatement la prolepse – dans la prophétie même – qu'est la mention de la mort du même Achille (*Al.* 271-275). Le lien entre le recours à la prolepse dans ce passage et « l'animosità e il pathos attribuiti al personaggio parlante » est noté par Fusillo, 1984, p. 509-510.

une description négative du héros – description négative fondée, à un autre niveau, sur un travail serré de Lycophron pour jouer de distortions par rapport à la tradition littéraire dominante.

Le portrait que Cassandre dresse d’Achille est dominé par la lâcheté qu’elle attribue au personnage et qu’illustrent trois points : son travestissement en femme, sa lenteur lors du débarquement des navires sur la terre troyenne, sa peur de la lance d’Hector :

Ὁ νεκροπέρινας, ὅς προδειμαίνων πότμον  
Καὶ θῆλυν ἀμφὶ σῶμα τλήσεται πέπλον  
Δῦναι, παρ’ ἰστοῖς κερκίδος ψάυσας κρότων,  
Καὶ λοῖσθος εἰς γῆν δυσμενῶν ῥῖψαι πόδα,  
Τὸ σόν, ζύναιμε, κἄν ὕπνω πτήσσον δόρυ<sup>59</sup>.

Nous avons déjà évoqué le cas du travestissement comme exemple de traitement anti-héroïque de l’épisode à Scyros. Ajoutons ici que dans les autres versions non homériques de la geste d’Achille, l’initiative de ce déguisement en femme est toutefois attribuée à Thétis, ce qui disculpe le héros. Dans l’*Alexandra* au contraire, la locutrice, comme le poète, choisit d’ignorer ce point pour en rejeter l’entière responsabilité sur un Achille dont on cherche à noircir le portrait.

Cassandre évoque ensuite le débarquement des navires, en annonçant qu’Achille sera le dernier à sauter à terre, par peur de la lance d’Hector (un oracle avait, en effet, prédit que le premier homme à débarquer du navire mourrait<sup>60</sup>). On sait que c’est Protésilas qui, le premier, a mis le pied sur la terre troyenne ; mais Cassandre ne se contente pas de cela : elle introduit quelques distortions par rapport au mythe et à la tradition littéraire et, dans sa version de l’épisode, Achille non seulement n’est pas le premier, mais est le dernier à débarquer. Se met alors en place tout un jeu de substitution entre Achille et Protésilas. Plus loin, en effet, Cassandre évoque Protésilas, future première victime d’Hector :

Οὗ δὴ ποτ’ αἶθων πρῶτα καινίσει δόρυ  
Κίρκος θρασὺς πῆδημα λαυψηρόν δικῶν,  
Γραικῶν ἄριστος.<sup>61</sup>

En appelant Protésilas « le meilleur des Grecs » (Γραικῶν ἄριστος) parce qu’il est le premier à avoir sauté du navire, Cassandre lui donne le titre traditionnellement réservé à Achille, qui, de son côté devient le dernier (λοῖσθος). On notera aussi qu’elle assimile Protésilas à un épervier au moment il est tué par Hector : on a là également un jeu par rapport

<sup>59</sup> LYC. *Al.* 276-280 : « Lui, le vendeur de cadavres, qui, craignant par avance sa destinée, / endurera même de passer autour de lui un vêtement de femme, / en touchant près du métier la navette des bruits, / et le dernier à lancer le pied sur le sol ennemi, / Qui devant ta lance, mon frère, se blottit de crainte même en dormant ».

<sup>60</sup> Cf APOLLODORE, *Epitomé* III, 29.

<sup>61</sup> LYC. *Al.* 530-532 : « Sa lance, un jour, plein d’ardeur, l’inaugurera d’abord / Un hardi faucon, lorsqu’il sautera d’un bond rapide, / Le plus vaillant des Grecs ».

à l'*Illiade*, où c'est Achille qui était comparé à l'épervier (κίρκος) fondant sur la palombe timide lorsqu'il poursuivait un Hector pris de terreur<sup>62</sup>.

Ces déplacements sont motivés par le point de vue de Cassandre défavorable à Achille, mais on observe, derrière eux, un travail subtil du poète pour lier rapport intertextuel et point de vue. Le déplacement de l'image de l'épervier, en particulier, illustre bien ce changement de perspective radical : à Achille tuant Hector se substitue Protésilas tué par la lance d'Hector et donc, en cela – selon Cassandre – plus courageux qu'Achille qui est effrayé, jusqu'en songe, par cette même lance<sup>63</sup>. La distortion d'une certaine « réalité » mythologique par le point de vue subjectif de Cassandre / Alexandra est le résultat – mais aussi l'équivalent métaphorique – du travail de réécriture de l'œuvre homérique par le poète alexandrin.

Je voudrais à présent montrer comment cet entrelacs du point de vue de la locutrice et du positionnement littéraire de l'*Alexandra* se voit réfracté dans un passage de l'*Art d'Aimer* qui nous offre un portrait d'Achille réhabilitant ce dernier sur les points fustigés par Cassandre : cette défense du personnage procède à la fois d'une ré-inversion du point de vue, dans la fiction poétique, et d'une autre problématique de positionnement littéraire par rapport à la tradition épique.

Cette problématique générique est celle de l'élégie romaine qui – pour simplifier – hérite des poètes hellénistiques le goût des variantes non héroïques des mythes épiques, mais en même temps se positionne dans un rapport d'émulation avec l'épopée (un exemple en est l'héroïsme amoureux (la *militia amoris*), qui illustre cette transposition des schémas et des valeurs épiques dans le domaine élégiaque). Le défi poétique qu'entraîne cette problématique générique est alors d'accepter la variante du travestissement d'Achille à Scyros, mais de le revaloriser : cette *aemulatio* génériquement conditionnée implique des innovations littéraires comparables à celle que représentait, pour Lycophron, le renouvellement de la tradition épique par l'introduction d'un point de vue troyen – et féminin – sur la matière iliadique.

Le traitement ovidien de l'épisode d'Achille à Scyros est situé au premier livre de l'*Art d'Aimer*, dans le contexte d'une leçon destinée aux hommes : en l'occurrence, dans ce passage, le *magister amoris* enseigne à ses disciples que les femmes veulent être prises de force, même quand elles prétendent le contraire. De manière quelque peu suprenante au premier abord, c'est l'histoire d'Achille et de Déidamie que choisit le narrateur pour illustrer

---

<sup>62</sup> HOM. *Il.* XXII, 139.

<sup>63</sup> Cf l'emploi de δόρυ pour désigner la lance d'Hector dans les deux cas (en *Al.* 280 et 530), également en fin de vers.

ce précepte, non sans avoir d'abord signalé son statut de *fabula nota*, c'est-à-dire son appartenance à la tradition littéraire :

*Fabula nota quidem, sed non indigna referri,  
Scyrias Haemonio iuncta puella uiro.  
Iam dea laudatae dederat mala praemia formae  
Colle sub Idaeo uincere digna duas ;  
Iam nurus ad Priamum diuerso uenerat orbe  
Graiaque in Iliacis moenibus uxor erat.  
Iurabant omnes in laesi uerba mariti  
Nam dolor unius publica causa fuit  
Turpe, nisi hoc matris precibus tribuisset, Achilles  
Veste uirum longa dissimulatus erat.  
Quid facis, Aecide ? Non sunt tua munera lanae,  
Tu titulos alia Palladis arte petes.  
Quid tibi cum calathis ? Clipeo manus apta ferendo est.  
Pensa quid in dextra, qua cadet Hector, habes ?  
Reiice succinctos operoso stamine fusos  
Quassanda est ista Pelia hasta manu.  
Forte erat in thalamo uirgo regalis eodem :  
Haec illum stupro comperit esse uirum.  
Viribus illa quidem uicta est (ita credere oportet)  
Sed uoluit uinci uiribus illa tamen.  
Saepe : « mane ! » dixit, cum iam properaret Achilles,  
Fortia nam posito sumpserat arma colo.  
Vis ubi nunc illa est ? Quid blanda uoce moraris  
Auctorem stupri, Deidamia, tui ? <sup>64</sup>*

Le narrateur nous ramène donc à l'époque de la guerre de Troie puis, se repérant à l'intérieur même de cette matière littéraire, il se positionne dans le déroulement de la trame mythique, la réorganisant en passé, présent ou futur du point de vue qui l'intéresse. Ainsi, comme on compulserait les pages d'une œuvre, il passe sur l'épisode du jugement de Pâris et sur celui de l'arrivée d'Hélène à Troie (*iam ... iam...*) pour enfin positionner temporellement et spatialement sa parole à l'intérieur de la légende troyenne, explicitant peut-être ainsi la

---

<sup>64</sup> OV. AA I, 679-702, (traduction de D. Robert) : « Une histoire très célèbre, mais qui mérite qu'on la rappelle, / est celle des amours de la jeune fille de Scyros et du héros hémonien. / Déjà la déesse qui avait, sur le mont Ida, triomphé des deux autres / avait bien mal récompensé cet éloge de sa beauté. / Déjà une bru était arrivée chez Priam d'une terre lointaine, / et il y avait une épouse grecque dans les murs d'Ilion. / Tous juraient au mari de venger cet outrage / car la douleur d'un seul était la cause de tous. / Achille – quelle honte s'il n'avait cédé en cela aux prières de sa mère ! – / dissimulait son sexe sous un long vêtement. / Que fais-tu Eacide ? Filer la laine n'est pas ton affaire, / c'est avec l'autre art de Pallas que tu dois aspirer à l'honneur. / Pourquoi ces paniers ? C'est à tenir un bouclier que ta main est apte. / Pourquoi ces écheveaux dans une main qui doit faire tomber Hector ? / Jette ces fuseaux que tu t'es appliqué à garnir de laine : / ce que ta main doit secouer, c'est la lance du Pélion. Il se trouve qu'il partageait son lit avec une princesse royale : / elle découvrit que c'était un homme parce qu'il la déshonora. / Certes elle fut prise de force (c'est du moins ce qu'il faut croire) / mais être prise de force, elle le voulut bien. / Sitôt qu'Achille se hâtait, elle lui disait souvent « Reste ! » / car il avait laissé la quenouille et pris les armes des valeureux. / Où donc est la violence ? Pourquoi retiens-tu d'une voix caressante, / Déidamie, le responsable de ton déshonneur ? ».

démarche poétique de Lycophron<sup>65</sup> ; comme ce dernier, donc, le narrateur ovidien se place au début de la guerre, mais du côté grec<sup>66</sup>.

En effet, la guerre de Troie n'est plus vue du côté troyen : les Grecs sont présentés comme des victimes, qui se sont tous engagés pour venger l'affront qu'a subi un seul des leurs, Ménélas :

*Iurabant omnes in laesi uerba mariti  
Nam dolor unius publica causa fuit*

Parallèlement aux futurs retours malheureux de tous les Grecs comme châtement de l'outrage qui sera fait à Cassandre par le seul Ajax (*solus / omnes*), ce contraste entre un événement déclencheur qui ne concerne qu'un homme (*dolor unius*) et ses conséquences pour tous les Grecs (*omnes*), évoque la formule ἐνὸς δὲ λώβης ἀντί de l'*Alexandra*, traduite par Virgile en *unius ob noxam*. Mais au lieu de la mort de milliers de Grecs pour un seul coupable parmi eux, on trouve ici l'aide apportée par tous ces Grecs à une seule victime parmi eux : on peut noter qu'au point de vue troyen et féminin de Cassandre chez Lycophron s'est substitué ici un point de vue grec – puisque la victime est grecque, et non troyenne – et masculin (c'est le mari, Ménélas, et non la femme enlevée elle-même, qui souffre de cet affront).

C'est dans ce contexte que l'on ensuite peut rassembler les éléments du portrait d'Achille qui paraissent former un contre-point par rapport au tableau négatif de Cassandre et à la distortion de la tradition pratiquée par cette dernière. Le premier de ces éléments est la question du travestissement. Comme Lycophron, Ovide évoque le scandale que représente ce vêtement de femme passé autour d'un corps d'homme (Θῆλυον ἀμφὶ σῶμα ... πέπλον δῶναι) :

*Turpe, nisi hoc matris precibus tribuisset, Achilles  
Veste uirum longa dissimulatus erat.*

On voit d'emblée, cependant, qu'Ovide réintroduit la responsabilité de Thétis, qui est absente du poème alexandrin. Mais il ne se contente pas de mentionner le rôle joué par la mère d'Achille, comme dans les autres versions de l'épisode ; il précise expressément que cet

---

<sup>65</sup> Lycophron ne procède en effet pas autrement, lorsqu'il situe la parole de Cassandre à un moment précis de la *fabula nota* qu'est la légende troyenne (le départ du navire de Pâris) et en organisant cette parole en analepse et surtout en prolepse par rapport à ce moment. Le narrateur ovidien, qui choisit un moment postérieur, de peu, à l'intérieur de la même trame légendaire, assume le caractère artificiel de ce choix qui distingue arbitrairement le passé et le futur dans une histoire *déjà écrite*.

<sup>66</sup> On peut noter peut-être une trace subtile de ce renversement de point de vue par rapport à l'*Alexandra*, dans le fait que la focalisation change après les vers 683-684. Dans ce distique, la focalisation semble incontestablement troyenne : une formule comme *iam nurus ad Priamum diuerso uenerat orbe* paraît en effet énoncée du point de vue d'un Troyen, qui nomme Priam mais ignore l'identité de cette nouvelle bru, venue dans sa direction (*uenerat ad...*) depuis l'autre bout du monde (*diuerso orbe*). Or, c'est précisément après ce distique évoquant l'arrivée d'Hélène à Troie – distique qui relègue donc la parole de l'*Alexandra* dans le passé (*iam*) – que le narrateur change de perspective, pour adopter résolument un point de vue grec.



aspect fait toute la différence et que l'on pourrait juger l'épisode honteux si le héros n'avait pas cédé aux prières de sa mère. Tout se passe donc comme si le but du narrateur était, avant tout, de défendre Achille contre des accusations de lâcheté, et ce, en dénonçant l'omission de Thétis chez des détracteurs du héros auxquels il semble ici répondre implicitement.

Quant à la réticence dont, selon Cassandre, Achille fait preuve à l'idée d'aller combattre les Troyens – puisque, d'après elle, il sera le dernier à sauter du navire –, on peut en voir le reflet inversé dans la hâte que celui-ci manifeste lorsqu'il se saisit de ses armes (*fortia ... sumpserat arma*) pour rejoindre l'armée grecque, et qui se traduit par le verbe *properare*. Que *properare* puisse être lu comme un contre-point de la lenteur d'Achille dans l'*Alexandra*, cela est confirmé par l'emploi du même verbe dans l'*Héroïde* XIII, appliqué à Protésilas en référence à la rapidité avec laquelle il a débarqué sur le sol troyen, et ce, avec la reprise, en écho à l'*Alexandra*, du même jeu de substitutions entre Achille et Protésilas. En effet, dans l'épître qu'elle lui adresse, Laodamie avertie par un présage, ordonne à son époux, non seulement de ne pas débarquer le premier, mais par mesure de précaution (que l'on jugera quelque peu excessive, si l'on n'y voit pas un reflet amusé du poème de Lycophron) de sortir le dernier du navire – *nouissimus* correspondant au grec *λοῖσθος* appliqué par Cassandre à Achille) et donc de ne pas se hâter (*non est, quo properes...*)<sup>67</sup> : l'épistolière ovidienne recommande donc à Protésilas, sans le savoir, d'agir comme le fera Achille selon la version choisie dans l'*Alexandra*<sup>68</sup> – vaine recommandation puisque, comme on le sait, celui-ci se hâtera et mourra. Dès lors la précipitation que montre Achille, dans l'*Art d'aimer*, au moment d'aller combattre les Troyens (*cum iam properaret Achilles*) apparaît bien comme un démenti de la lenteur extrême que lui reproche Cassandre.

Enfin, selon cette dernière, c'est par crainte de la lance d'Hector qu'Achille a débarqué le dernier sur le sol troyen :

Καὶ λοῖσθος εἰς γῆν δυσμενῶν ῥῖψαι πόδα,  
**Τὸ σὸν**, ζύναιμε, κἄν ὕπνω πτήσσον **δόρυ**.

<sup>67</sup> Ov. *Her* XIII, 97-98. On peut citer l'ensemble du passage, où le motif de la lenteur – qui sera, selon Cassandre, celle d'Achille – est repris avec insistance par Laodamie : *ibid* 91-98 (traduction de M. Prévost), *Sors quoque nescio quem fato designat iniquo / Qui primus Danaum Troada tangat humum. / Infelix, quae prima uirum lugebit adeptum / Di faciant ne tu strenuus esse uelis. / Inter mille rates tua sit millensima puppis / Iamque fatigatas ultima uerset aquas. / Hoc quoque praemoneo, de naue nouissimus exi. / Non est, quo properes, terra paterna tibi*, « Le sort aussi désigne pour un destin funeste celui, inconnu de moi, qui, le premier, touchera le sol de la Troade. Malheureuse, celle qui la première pleurera la perte de l'époux ! Fasse les dieux que tu ne veuilles pas être prompt. Entre mille vaisseaux, que ta poupe soit la millième ; que la dernière elle laboure les eaux déjà fatiguées. Et ceci encore, je te le recommande : sors le dernier de ton vaisseau. Ce n'est pas la terre paternelle pour que tu te hâtes ! ».

<sup>68</sup> Ovide joue ainsi, à l'instar de Lycophron, sur les mêmes jeux de substitution entre Achille et Protésilas, mais dans le sens inverse.

Le texte ovidien rappelle, au contraire, que c'est la lance (*hasta*)<sup>69</sup> qui est adaptée à la main d'Achille, par laquelle mourra Hector. On notera que, de même que Cassandre s'adresse soudainement à son frère (τὸ σὸν, ξύναιμε ... δόρυ), le *magister amoris* interpelle Achille à la deuxième personne (brouillant ainsi les niveaux narratifs) :

*Pensa quid in dextra, qua cadet Hector, habes ?*

Il est surtout remarquable qu'il annonce alors, par la prolepse *qua cadet Hector*, la défaite d'Hector, alors que le temps de la narration se situe au tout début de la guerre de Troie. Les deux procédés qui, dans l'*Alexandra*, soulignaient l'engagement personnel, la subjectivité pathétique de la parole de Cassandre – l'interpellation du personnage absent et l'utilisation de prolepse et d'analepse – sont ceux-là mêmes qui, habilement mêlés par Ovide, confèrent au *magister amoris* non pas seulement une posture de narrateur omniscient (ou plutôt, de lecteur docte qui connaît la *fabula nota* d'Achille et de Déidamie) mais bien de prophète puisque c'est au personnage iliadique lui-même qu'il s'adresse directement, pour lui prédire son futur. On peut alors noter qu'en faisant de son narrateur à la fois une figure de lecteur qui connaît la *fabula* littéraire dont il propose une *retractatio*, et une sorte de Cassandre grecque qui prophétiserait à Achille son futur, Ovide semble renvoyer au dispositif poétique même sur lequel est fondé l'*Alexandra* – les prophéties de Cassandre, dans cet univers littéraire, n'étant autres que les (re)lectures alexandrine de la tradition, où le futur des personnages troyens est déjà écrit.

Tout en se plaçant apparemment au plus près du dispositif poétique de Lycophron, le texte ovidien présente donc parallèlement un portrait d'Achille en contre-point, doublement dicté par un point de vue qui se donne comme masculin et pro-grec – opposé au point de vue féminin et troyen de Cassandre – et par une autre problématique générique qui impose de projeter des valeurs épiques dans le domaine érotico-élégiaque.

En l'occurrence, Ovide parvient ici, conformément à une perspective d'*aemulatio* élégiaque vis-à-vis de l'épopée, à accepter la variante non héroïque qu'est le travestissement d'Achille tout en rejoignant Homère en ce que celui-ci était loué par Pausanias pour avoir évité cet épisode honteux et suggéré qu'Achille avait pris Scyros par la force, par la conquête militaire. L'*Art d'Aimer* réconcilie bien les deux versions en faisant du héros travesti en jeune fille le modèle de la force violente – de la *uis* – en amour, et en montrant Déidamie prise de force<sup>70</sup>.

---

<sup>69</sup> Ov. AA, I, 694.

<sup>70</sup> L'ensemble du passage illustre, là encore, la transposition des valeurs épiques dans le domaine érotique, comme en témoigne le vocabulaire martial appliqué à l'amour. Ainsi, les jeunes filles combattent-elles pour se

Or, en revalorisant le portrait d'Achille avec cette apologie provoquante de la *uis* érotique, de la violence, des rapt et des outrages qui – selon le *magister amoris* – ne déplaisent pas aux jeunes filles, quoi qu'elles en laissent paraître<sup>71</sup>, Ovide retourne doublement le point de vue qui était celui de Cassandre, à la fois sur la lâcheté d'Achille et sur la violence amoureuse telle qu'elle la décrit à propos du crime d'Ajax – de cet outrage commis par un seul, ἐνὸς λώβῃ, qu'a, en outre, rappelé en creux la formule *dolor unius* dans le texte ovidien.

Le contraste est certes bien fort entre les deux points de vue ; mais de même que la projection de la réception de l'*Alexandra* par Priam, telle qu'elle est imaginée par Diomède, constitue une ré-inversion de la perspective de Cassandre sur les événements troyens (et de Lycophron sur la matière homérique) et en cela, réitère le procédé poétique sur lequel se fonde l'*Alexandra*, de même ici, cette inversion radicale – et quelque peu cynique – par rapport au point de vue pathétique de Cassandre, n'en est pas moins une reconnaissance littéraire de l'importance de ce point de vue dans le dispositif poétique de l'*Alexandra*.

Au terme de cet aperçu, nécessairement sélectif, de la perception de l'œuvre de Lycophron telle qu'elle est reflétée dans les textes des poètes augustéens, il semble intéressant d'observer que l'ambivalence qui semble être celle du poème lui-même paraît exacerbée dans la réception qu'en font nos auteurs latins. Il est fort compréhensible que certains aient privilégié une lecture « centrifuge » du texte de Lycophron, reprenant certes le *pathos* attaché à la figure de Cassandre, mais pour l'intégrer dans une perspective téléologique qui décentre le poème par rapport au point de vue de sa locutrice ; au contraire, les jeux ovidiens, prompts à renverser cette perspective, n'en rendent que plus éclatante l'importance poétique de ce point de vue de Cassandre dans l'*Alexandra*.

Florence Klein

ATER à l'Université Charles-de-Gaulle Lille3

27 rue Beauregard

75002 Paris

01 42 33 46 35

florence.klein@netcourrier.com

---

défendre, en souhaitant être vaincues (OV. AA I, 664 : *pugnando uinci se tamen illa uolet*). Dans l'*exemplum* illustrant cette leçon, le *magister amoris* prétend que Déidamie a été prise de force (*uiribus ... uicta est*), mais a voulu être prise de force et vaincue par cette violence (*sed uoluit uinci uiribus illa tamen*).

<sup>71</sup> Cf OV. AA I, 687 : *gratus raptae raptor* – formule que l'on pourra comparer avec l'emploi du même verbe à propos de Cassandre, ravie par Ajax, *uirgine a Virgine rapta*. Dans tout le passage, le narrateur poursuit cette apologie de la *uis*, du *stuprum* et de la *rapina* érotique tout en affirmant que les belles n'en attendent pas moins (cf par ex. 671 : *Vim licet appelles ; grata est uis ista puellis* ; 673-674 : *Quaecumque est Veneris subita uiolata rapina / gaudet...*).

Ouvrages cités en note :

- BARBARA S., 2006, « Le « Diomède » de l'*Enéide* ou le bon roi selon Virgile », *REA* 108, 2006, p. 517-558.
- BENTON S., 1960 « Two Notes » *CQ* 10, p. 110-112.
- BRACCESI L., 1992 « Licofrone e l'interpolatore augusteo », *Athenaeum* 80 p. 506-511.
- CUSSET C., 2004, « Cassandre et/ou la Sibylle : les voix dans l'*Alexandra* de Lycophron », dans M. BOUQUET et F. MORZADÉC, *La Sibylle. Parole et Représentation*, Rennes, p. 53-60.
- FUSILLO M., 1984 « L'*Alessandra* di Licofrone: Racconto epico e discorso 'drammatico' » *ASNP* 14, p. 495-525.
- GIGANTE LANZARA V., 1999, « Echi dell'*Alessandra* nella poesia latina », *Maia* n.s. 21, p. 331-347.
- JOLIVET J.-C., 2001, *Allusion et fiction épistolaire dans les Héroïdes. Recherches sur l'intertextualité ovidienne*, Rome (Ecole Française de Rome).
- JOSIFOVIĆ ST., 1968, « Lykophron », *RE Suppl.* XI, p. 888-930.
- LAMBIN G., 2005, *L'Alexandra de Lycophron. Etude et traduction*. Rennes (Interférences).
- MAZZOLDI S., 2001, *Cassandra, la vergine e l'indovina. Identità di un personaggio da Omero all'Ellenismo*. Pisa-Roma (Istituti editoriali e poligrafici internazionali).
- PARDINI A., 1989 « La colpa di Aiace e la poesia augustea », *MD* 22 p. 201-206.
- WEST S., 1983, « Notes on the text of Lycophron », *CQ* 33 p. 114-135.
- WEST S., 1984, « Lycophron Italicised », *JHS* 104 p. 127-151.